

Sans Sang Cent

Centième numéro de *Sillage*.

Ce n'est pas *sans* puisque nous rendons compte ici d'une activité de plus en plus fournie.
Ce n'est pas *sang*, puisque nous allons troquer définitivement le lieu où l'on donnait la mort pour un lieu de vie.
C'est *cent*. Cent fois que nous tentons de dire, décrire, écrire, annoncer, expliquer ce que nous voulons faire et de développer au fil du temps.

Compagnon de la chanson

Hommage à la chanson, fête de la musique, plaisir des sons, ode à la liberté, improvisation haut de gamme, humour en bandoulière, karaoké pour gens vivants, voilà ce que devrait être ce concert de Bernard Lubat. Pour nous qui l'accueillons, c'est un moment chargé de la promesse de l'inattendu, ou comme Bernard Lubat pourrait le dire lui-même, de *l'inattendu*.

C'est bête à dire mais nos salles n'ont jamais été aussi pleines. Jamais aussi longtemps à l'avance nous n'avons atteint les limites de ce que le Passager peut offrir de places. Pour peu que tous nos partenaires soient aussi convaincus que la ville de Calais, nous devrions donner encore quelque plaisir dans cette ville, à cette ville et pour cette ville.

Toujours là où on ne l'attend pas. Loin du factice, au cœur de la mêlée, une mêlée de notes et de sueur, d'improvisations savantes et de rengaines éternelles. Lubat seul en scène, seul sur scène. Musicien émérite, jazzman au phrasé syncopé, il ne cesse de surprendre. Il ne suffit pas d'être un virtuose du piano à bretelles ou du piano tout court. Il faut cette petite flamme, cette étincelle qui peut déclencher un ouragan artistique qui, année après année, ne cesse de vous surprendre, de vous émouvoir. Seul en scène, Lubat se donne, cogne, fait des pouëts et des bruits bizarres, avec de drôles d'instruments qui soudain s'illuminent, des objets insolites – une table, des balles de ping-pong, des fléchettes, une poêle – qui viennent court-circuiter nos oreilles formatées à des sonorités aseptisées. Et Lubat joue, du piano – à merveille –, de la batterie – avec brio –, de l'accordéon – à en pleurer. Comme ça. Histoire de. Manière de. Les mots, les notes sont décortiqués, hachés menus, mixés, malaxés, cassés. Roi de l'onomatopée et du scat, prince du bidouillage vocal, tout ça va et vient, s'entrechoque, s'évite de justesse et se défie comme dans un éternel mano à mano.

Lubat tchathe plus vite que son ombre, nous régale de sens détournés, de sans interdits contrariant les lois les plus évidentes de l'attraction terrestre. Un do est majeur ou mineur, selon l'humeur et l'envie. L'artiste s'avance dans un halo de lumière hésitant : partira, partira pas ? À gauche ou à droite ? En haut ou en bas ? Sale temps pour la bohème, papiers s'il vous plaît ! Vous reprendrez bien un peu de tête de veau, n'est-ce pas ? Vous préférez un hamburger peut-être ? Démonté, alors. Un coup de gorgeon ? Du rouge, cela va de soi. Sa couleur préférée à Lubat. Mais le rouge lui va si bien. Qu'importe la partition pourvu qu'il y ait l'ivresse. Et vogue la musique. On n'est pas sérieux quand on est artiste. On doute, on hésite et on se lance. C'est par où ? C'est par l'art, comme une indication un peu vague, un vieux panneau défraîchi au bord d'une départementale landaise. Le piano ne demande qu'à être caressé et les notes rebondissent, jeu, set et match. Ce n'est ni le court central, ni le comité central. C'est tout ça à la fois, la vie qui passe, le temps qu'il ne fait pas, la rue qui bouge. Vous aviez remarqué que dans grève, il y a rêve ?

Zoé Lin, *L'Humanité*, 6 juin 2003.

Bernard Lubat - Vive l'Amusique
Soli, solo, saga

Vendredi 10 décembre 2004
à 20h30
au Passager

L'amour (pas) vache

C'est une réussite. Public en nombre, plaisir des yeux, diversité des regards. La vache inspire. La vache fait consensus. La vache rassemble. Il est possible d'en profiter encore en décembre et janvier, avec une interruption de séance pour les fêtes.

Nous vous rappelons les dates.

Nos vaches

Exposition collective produite par *Un sourire de toi et j'quitte ma mère*

Jusqu'au dimanche 16 janvier 2005
du mardi au dimanche
de 14h à 18h
Fermée
du 24 décembre 2004
au 3 janvier 2005

à la galerie de l'ancienne poste



Que choisir

Après avoir honoré la carte blanche que lui a confiée la nouvelle direction du festival d'Avignon, Ludovic Lagarde, que nous avons accompagné dans ses premières mises en scène, emménage pour la première fois au Passager. Il y présentera une des pièces créées en juillet dernier. C'est la responsabilité individuelle face à l'Histoire qui est ici en jeu.



C'est une pièce d'histoire immédiate qui prend, soixante ans après, un caractère passionnant, l'une des rares pièces de théâtre sur la France occupée, au quotidien, dans un village des années noires. C'est aussi une pièce moderne, écrite par Gertrude Stein, papesse américaine de l'avant-garde et de l'écriture répétitive, qui, par son style frontal, ses phrases infiniment enroulées autour des mêmes thèmes, a réinventé une langue théâtrale, faite de descriptions, névroses, dialogues tranchants. Un théâtre d'idées aussi, où les personnages sont des prises de position, les actions des actes politiques, et le spectateur un citoyen qui doit choisir. Stein, qui vivait, écrivait et recevait à Paris au cours des années 30, a passé la guerre, de 65 à 70 ans, en Savoie, loin du tumulte mais non sans accumuler les notes. Elle était juive, mais ni française ni réfugiée ni exilée, et célèbre. À la fin de 1944, elle écrit *Oui, dit le très jeune homme*, son avant-dernière pièce, qui traite de la honte, de la défaite (juin 1940), du pétainisme (Denise reçoit dans son jardin, pleine d'entrain pour le Maréchal), de la collaboration (Achille rallie la Milice), de la Résistance (Henri, Georges aident les « terroristes »; Ferdinand, le très jeune homme, fuit le STO, travail obligatoire en Allemagne, pour le maquis), jusqu'à la libération du village, en août 1944. Entre tous ces personnages, la population hésite, finissant par *dire oui à tous et à chacun*, collaborateurs comme résistants. C'est le sens du titre de la pièce, qui dit la lucidité à peine croyable de Gertrude Stein, écrivant sur le vif l'histoire de la France occupée.

Antoine de Baecque, *Libération*,
16 juillet 2004

Oui, dit le très jeune homme
Mardi 14 décembre 2004
à 20h30 au Passager

Partage

Nous proposons, le mardi 21 décembre 2004, une présentation d'étape du futur projet architectural du Channel, en présence de Loïc Julienne (associé de Patrick Bouchain) et de François Delarozzière. Ce rendez-vous public est fixé de 18h à 19h au Passager. Vous êtes les bienvenus. Nous commencerons à l'heure.

Poste

Certains d'entre vous auront reçu une lettre leur demandant de confirmer ou pas leur attachement à *Sillage*. Le souci de gestion rejoint ici le principe d'utilité. Comme dirait Magdy Cherfi, *motivés, motivés...* et vous serez récompensé(e)s.

Explosif

Le directeur du Channel est invité en Corse à animer une initiative de Lieux publics, Centre national de création des arts de la rue, intitulée *Remue-méninges*. Il s'agit d'une rencontre de travail avec de jeunes compagnies s'intéressant à l'espace public.

Retrouvailles

Il y a une vie après *la rue extraordinaire*. Les habitants de la rue du bout des digues continuent leur aventure commune. Ils ont même pris l'initiative d'organiser un repas en commun dans le garage de l'un des habitants le 11 novembre dernier.

Supplément

Nous nous posons la question d'ajouter une représentation d'*Au bord de l'eau* le samedi 30 avril 2005 à 20h30. Ce sera en fonction de vos demandes. Les personnes qui désireraient voir le spectacle se font connaître et, en fonction du nombre, une décision sera prise.

Appétit

Vous êtes de plus en plus nombreux à profiter de notre restauration légère, avant ou après les spectacles. Que ceux qui voudraient nous transmettre des recettes succulentes de soupes et de plats simples et délicieux n'hésitent pas.

Le Channel
Scène nationale
Direction
Francis Peduzzi
B.P. 77
62102 Calais cedex
Tél. 03 21 46 77 10
Fax 03 21 46 77 20
Site : www.lechannel.org
Mél. : lechannel@lechannel.org

La vie en chantier

Pour cette première saison de *La vie en chantier*, nous vous proposerons chaque mois des approches inattendues de l'architecture et l'espace urbain. Ce sera notre manière de rendre compte de la transformation des abattoirs et d'inscrire cet acte majeur dans une perspective plus large que celle strictement rattachée à notre activité. Une façon d'agiter les neurones pour que la réflexion sur la transformation des abattoirs reste pétillante.

Le chiffre

8

Huit millions d'euros, coût hors taxes des travaux de rénovation des abattoirs. Prix inférieur à la prévision initiale (9, 551 millions d'euros), inférieur aux deux autres projets (10,9 et 13 millions d'euros) en lice lors du marché de définition et largement inférieur à celui des théâtres qui se rénovent ou se construisent ici et là dans ce pays.

Le mot

Subvention

n. fém. Contribution financière non remboursable généralement accordée par un organisme public à une collectivité ou à une institution, en vue d'en soutenir l'activité.

La subvention exprime la volonté d'une politique publique, pour le bien public, indépendamment des critères étroits du marché. La subvention est une des formes de redistribution de l'impôt, d'où l'importance de ce dernier.

La phrase

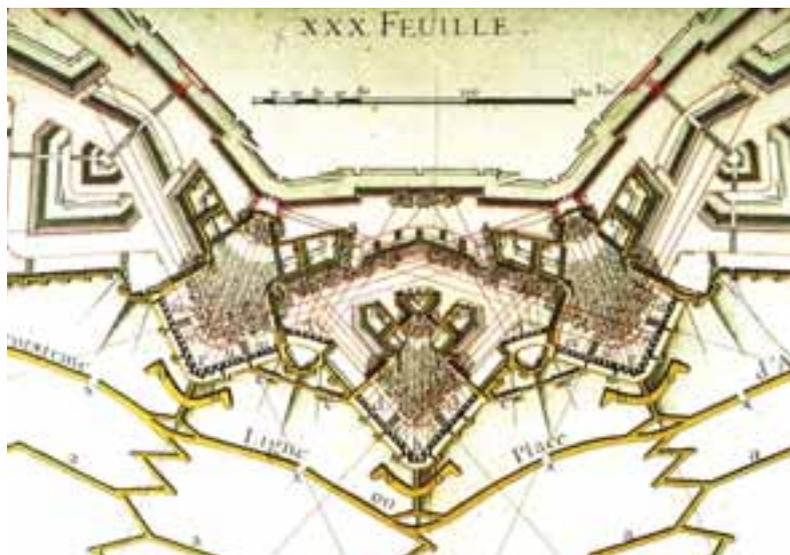
« Pour moi, le prix au mètre carré d'un équipement culturel ne doit pas coûter plus cher que celui d'un logement social. »

Patrick Bouchain, 12 novembre 2004, lors de la présentation du futur Channel au bureau du conseil municipal de Calais.

La date

11 mai 1983

Date de la création de la structure juridique du Centre de développement culturel de Calais qui se nommera en 1991, Le Channel, et sera dans le même temps labellisée scène nationale par le Ministère de la culture.



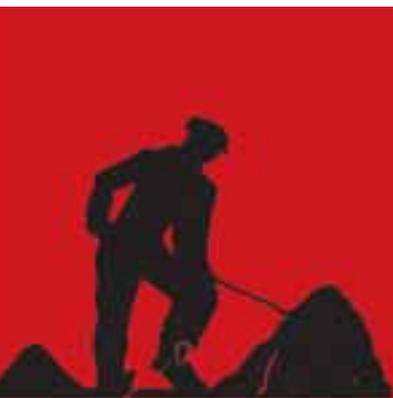
Traité des sièges et de l'attaque des places. Maréchal de Vauban, 1704.

On connaît le travail de Vauban à Calais par ses interventions sur les forts Risban et Nieulay ou sur la Citadelle. Si ses écrits réformateurs sont moins célèbres, ils sont d'une étonnante modernité. En 1707, Vauban demande à Louis XIV que toutes les personnes qui habitent le Royaume supportent les charges publiques, en proportion de leurs revenus, sans distinction de classes. Ce projet, qui lui valut la disgrâce royale, rappelle qu'architecture et réflexion sociale sont étroitement liées.

Je me sens encore obligé d'honneur et de conscience de représenter à Sa Majesté qu'il m'a paru que de tout temps on n'avait pas eu assez d'égard en France pour le menu peuple, et qu'on en avait fait trop peu de cas ; aussi c'est la partie la plus ruinée et la plus misérable du royaume ; c'est elle, cependant, qui est la plus considérable par son nombre et par les services réels et effectifs qu'elle lui rend car c'est elle qui porte toutes les charges, qui a toujours le plus souffert, et qui souffre encore le plus. (...) C'est la partie basse du peuple qui, par son travail et son commerce, et par ce qu'elle paye au roi l'enrichit et tout son royaume ; c'est elle qui fournit tous les soldats et matelots de ses armées de terre et de mer, et grand nombre d'officiers, tous les marchands et les petits officiers de judicature ; c'est elle qui exerce et qui remplit tous les arts et métiers ; c'est elle qui fait tout le commerce et les manufactures de ce royaume, qui fournit tous les laboureurs, vigneron et manœuvriers de la campagne, qui garde et nourrit les bestiaux, qui sème les blés et les recueille ; qui façonne les vignes et fait le vin ; et pour achever de le dire en peu de mots, c'est elle qui fait tous les gros et menus ouvrages de la campagne et des villes.

Voilà en quoi consiste cette partie du peuple si utile, et si méprisée qui a tant souffert, et qui souffre tant de l'heure que j'écris ceci. On peut espérer que l'établissement de la dîme royale pourra réparer tout cela en moins de quinze années de temps, et remettre le royaume dans une abondance parfaite d'hommes et de biens ; car quand les peuples ne seront pas si opprésés, ils se marieront plus hardiment, ils se vêtiront et se nourriront mieux ; leurs enfants seront plus robustes et mieux élevés ; ils prendront un plus grand soin de leurs affaires ; enfin ils travailleront avec plus de force et de courage, quand ils verront que la principale partie du profit qu'ils y feront leur demeurera.

Maréchal de Vauban, *Projet d'une dîme royale*, 1707.





IMAGES

C'est pour la mémoire.

Quelques photos, pêle-mêle attendri de six jours dédiés à la rencontre entre la création artistique dans tous ses états et une population. Quatre pages modestes à défaut d'être géniales pour se souvenir de cette fin de septembre 2004, où des abattoirs à la place d'armes, du Fort Nieulay à la rue du bout des digues, des milliers de personnes ont suivi, applaudi, apprécié, plébiscité une fois encore, une fois de plus, cette manifestation artistique, festive et populaire,

Jours de fête à Calais.

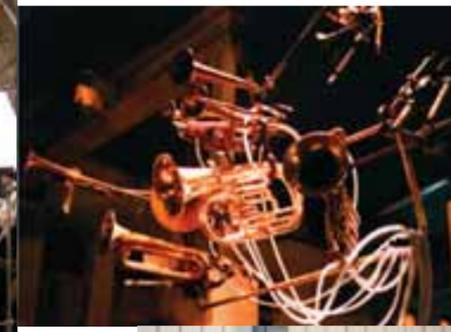
Depuis dix ans, tous les deux automnes, le Calaisien enfle un caleçon long et prend d'assaut les places, rues, hangars et théâtre pour voir Royal de Luxe, Delices Dada et autres artistes, de rue ou pas, qui peuplent sa ville pendant six jours. Alors Calais, d'ordinaire si morne, entre son populo au chômage, ses dentelliers en sursis, ses Britanniques pintés et ses migrants sans-abri, devient soudain joli.

Haydée Sabéran, *Libération*, 25-26 septembre 2004.



L'univers de François Delarozzière sied bien à Calais. Il est l'un des habitués de *Jours de fête*, la manifestation organisée par Le Channel, la scène nationale.

Françoise Dargent, *Le Figaro*, 25-26 septembre 2004.



Vous savez, le géant de Royal de Luxe, c'est encore dans toutes les têtes, alors, depuis, les gens attendent les *Jours de fête* avec impatience.

Patrick Herbez, patron du café *l'Impérial*, cité par Marie-France Hembert, *Nord Littoral*, 22 septembre 2004.



Tout se passe trop bien, c'est mauvais signe. Pour être bons, il faut des difficultés...

Jacques Livchine, Théâtre de l'Unité, *La rue extraordinaire*, cité par Bruno Mallet, *La Voix du Nord*, 25 septembre 2004.



Retour aux abattoirs, dans un hangar de briques nu et sale. Un air de polka crachoté par une vieille radio. Une armoire métallique branlante. Deux hommes au masque figé, collés l'un à l'autre, ... le gros et le maigre, racontent le huis clos d'une famille de gens de cirque, avec des objets minuscules, des mains, des godillots, vivants comme des marionnettes. *Trop fort* applaudit un ado ébloui, à la fin.

Haydée Sabéran, *Libération*, 25-26 septembre 2004





Photographies

Marianne Anselin
Olivier Chambrial
Edwin Chang
Didier Debels
Nicolas Delargillière
Vanessa Delattre
Jacques Evrard
Sandra Garcia
Arlette Lougez
Stéphane Masset
Bernard Morgenthaler
Nathalie Morgenthaler
Nadia Perrot
André Rouliat
Michel Vanden Eeckoudt